

65^e Festival de Cannes

Des limousines et des hommes

Viviane Thill

À Cannes, Michael Haneke a remporté une deuxième Palme d'or avec *Amour*. À quelques exceptions près (parmi lesquelles nous comptons *Mud*, beau conte à la Mark Twain de Jeff Nichols), il n'avait guère de vrai concurrent. Mais sur la Croisette où tout n'est que luxe, glamour et volupté, plusieurs films ont évoqué la crise et les inégalités sociales ou tenté de poser des questions sur le pouvoir exorbitant de l'argent.

Dans les festivals de cinéma, il arrive que des films qui n'ont rien à voir les uns avec les autres se répondent de manière étrange. Ainsi, Eric Packer (Robert Pattinson), sorte de jeune double de Bill Gates dans le roman *Cosmopolis* de Don DeLillo et son adaptation à l'écran signée par David Cronenberg (Compétition), sillonne Manhattan dans une grande limousine blanche et se demande ce que fait celle-ci la nuit venue. La réponse est donnée... dans *Holy Motors* de Léos Carax (Compétition), dans lequel c'est Denis Lavant qui roule à travers Paris dans le même genre de véhicule. Eh bien, la nuit venue, les limousines blanches sont garées dans un immense garage où elles échangent entre elles, tous clignotants allumés, leurs réflexions à propos des hommes et du monde !

Le film de Carax est un hommage au cinéma, et l'homme qui habite sa limousine est un comédien qui change de personnalité comme de chemise, se transformant tour à tour en milliardaire blasé, en vieille mendicante ou en meurtrier chinois. Celui de Cronenberg, dans lequel d'anonymes manifestants se cassent le nez aux vitres de la limousine contre laquelle ils ont précédemment jeté des rats morts, se veut un commentaire sur le capitalisme. Même s'il s'en défend, Cronenberg n'a pas choisi par hasard Pattinson, acteur à l'opposé de Denis Lavant, peu expressif mais célèbre pour son incarnation du vampire Edward Cullen dans la série *Twilight*, pour

jouer Eric Packer, l'un des hommes les plus riches et les plus ennuyeux du monde. Ennuyeux surtout pour le spectateur du film de Cronenberg, qui aligne des phrases alambiquées sur l'état du monde et ne manque pas de citer Marx (Karl, pas Groucho). Bloqué dans sa limousine (par une visite présidentielle et les funérailles d'une célébrité) et dans sa vie (par son obsession de tout contrôler), Packer arbore sa Rolex et d'autres signes de richesse comme les pharaons exposaient leurs trésors dans leurs tombeaux. Il trône dans sa voiture-cercueil tel une sorte de réincarnation blême du roi-soleil (avec défilé des courtisans : l'économe, la maîtresse, la femme légitime, le médecin, etc.) et ressemble davantage à un mort-vivant qu'à un être vivant, tant et si bien qu'il doit se tirer une balle dans la main pour ressentir l'ombre d'une sensation. Quand, à la fin, un *loser* pointe une arme sur lui, on sent bien que c'est peine perdue : on ne tue pas un vampire et, de toute façon, il s'en trouvera toujours un autre pour sucer à sa place le sang des déshérités.

Malgré le raffinement d'une mise en scène qui exploite consciencieusement tous les angles possibles dans l'espace – malgré tout contigu – de la limousine, malgré la préciosité de la bande-son et l'apparition en *guest stars* de Juliette Binoche et de Mathieu Amalric, *Cosmopolis*, à l'instar de la limousine qui roule à 10 km/heure à travers Manhattan, ne dé-

marre jamais. Il n'est pas facile de traduire en fiction un concept à la fois aussi oppressant et aussi abstrait que le capitalisme.

D'autres films s'y sont essayés à Cannes, avec plus ou moins de succès et d'originalité. Face à l'allégorie de Cronenberg, le Coréen Im Sang-soo tente une approche plus directe. Le sujet est annoncé déjà par le titre (du moins si l'on en croit la traduction anglaise) : *The Taste of Money* (Compétition). Il est donc question d'un brave jeune homme qu'on nous présente comme honnête, mais qui a quand même réussi à devenir le secrétaire particulier de l'un des *businessmen* les plus riches et les plus corrompus du pays. Dans son immense villa, ce dernier se sent un peu comme Eric Packer dans sa limousine : enterré vivant dans un univers stérile. Il décide alors de tout abandonner pour vivre un dernier amour avec sa domestique philippine. Le film peut se voir comme la suite de *The Housemaid* du même Im Sang-soo, déjà présenté en compétition à Cannes en 2010. Une domestique s'y faisait abuser par une famille richissime. Ici, le secrétaire particulier se retrouve devant un choix cornélien : succomber ou non au pouvoir de l'argent (et coucher pour cela avec l'horripilante mère de famille) ou prendre le parti des domestiques et des laissés-pour-compte. Im Sang-soo se vante de montrer l'envers hideux des beaux décors, mais son mélodrame un peu *kitsch* n'échappe pas à la caricature (parfois jusqu'au ridicule).

L'approche franche et directe est également choisie par Andrew Niccols qui met en parallèle le monde financier et politique ainsi que le crime organisé dans *Killing Them Softly*, adaptation d'un roman de George V. Higgins, produite et interprétée par Brad Pitt (Compétition). Ce dernier s'est réservé le rôle de Cogan, un tueur à gages très cool, mais quelque peu désabusé, qui se désespère de devoir négocier ses cachets. Eh oui, en temps de crise, même les tueurs doivent travailler au rabais ! Une maison de jeu illégale a été cambriolée et en haut lieu, on soupçonne le gérant du tripot lui-même d'avoir mis en scène le vol. Ce n'était pas lui, mais peu importe, Cogan reçoit l'ordre de le tuer pour donner l'exemple et de s'occuper des vrais cambrioleurs par la suite. Le commanditaire de Cogan est un mystérieux intermédiaire (uniquement désigné comme « le chauffeur ») qui fait le lien entre Cogan et une entité anonyme. En dernier lieu, c'est elle qui décide de la vie et de la mort des protagonistes.

On pense aux frères Coen (pour la bêtise des gangsters), à Scorsese (à cause de la présence de Ray Liotta), aux *Sopranos* (James Gandolfini apparaît dans un rôle casse-gueule) et à Tarantino parce qu'on parle longuement avant de frapper brutalement. Le titre est,



Killing Them Softly

au mieux, à prendre au sens ironique et le récit dérape plusieurs fois et vire à une violence complaisante. Pour donner un sous-texte politique et une raison d'être au film, l'action des gangsters est constamment commentée par des extraits de discours de George W. Bush ou de Barack Obama lors de la première campagne présidentielle de ce dernier. La morale est ainsi parfaitement claire, pourtant le réalisateur n'hésite pas à nous l'asséner en toutes lettres à la fin : « America is not a country, it's a business. » Mais cela, on le savait au moins depuis *Scarface* de Howard Hawks en 1932. *Killing Them Softly* n'est pas un mauvais film et il est plutôt bien mis en scène, servi par d'excellents acteurs. Il est juste dommage qu'il n'ait rien de neuf à dire et le dise avec ostentation.

Tout le monde, il est laid

Grand soir (Un certain regard), de Benoît Delépine et Gustave Kervern (auteurs auparavant de *Mammouth* avec Gérard Depardieu), fait le deuil des lendemains qui chantent. Car de grand soir, il n'y en aura point, faute de combattants. Abrutis par la société de consommation, les gens ne se retournent même plus quand quelqu'un, pour protester, s'immole au beau milieu d'un hypermarché. Et d'ailleurs, on ne s'immole pas dans un hypermarché, les extincteurs automatiques se chargeant d'éteindre le feu, comme l'apprend à ses dépens Jean-Pierre Bonzini (Albert Dupontel). Ce dernier a essayé tant bien que mal de jouer le jeu de la société marchande, mais abandonné par sa femme, mis au chômage par la boîte qui l'employait pour vendre des matelas, il se retrouve au bas de l'échelle. Situation idéale pour rejoindre son frère Not (Benoît Poelvoorde), « le plus vieux punk à

Laideur est également le premier adjectif qui vient à l'esprit pour ce qui est du film *Paradies : Liebe* de Ulrich Seidl. Laideur des corps et surtout des esprits dans un décor paradisiaque.

chien de France », qui hante les zones commerciales, mais n'a jamais abandonné sa fierté (ni son chien).

Si vous cherchez un *feel-good-movie*, mieux vaut passer votre chemin. *Grand soir* est un film plus sec et plus vachard, mais aussi moins émouvant et drôle que *Mammouth*, malgré quelques moments hilarants (dus pour la plupart à Benoît Poelvoorde), un film complètement décalé dans le genre anarchiste *destroy*, qui semble plus d'une fois se noyer dans les mauvais sentiments ou se perdre dans le grand n'importe quoi, mais qui constitue au final un état des lieux amer et corrosif de notre société dont il montre la laideur, la facticité, la stérilité et les mensonges. « No future » était le slogan des punks, il est aussi celui de Delépine et Kervyn. Le jury « Un certain regard », sous la présidence de Tim Roth, lui a attribué son prix spécial.

Laideur est également le premier adjectif qui vient à l'esprit pour ce qui est du film *Paradies : Liebe* de l'Autrichien Ulrich Seidl (Compétition). Laideur des corps et surtout des esprits dans un décor paradisiaque. Teresa (Margarethe Tiesel) est une ménagère autrichienne d'un certain âge, un peu enveloppée, divorcée, élevant seule sa fille. Elle se rend en vacances au Kenya et joue à la *sugar mama* avec de jeunes et beaux Africains. Ceux-ci lui parlent d'amour et disent qu'ils trouvent désirable son corps qui n'est plus regardé en Europe. Elle n'y croit pas, mais se laisse quand même embobiner jusqu'à ce que les jeunes Noirs demandent encore et encore de l'argent, pour leur sœur, leur cousin, leur mère malade. Teresa se sent trahie, alors qu'elle savait bien que tout cela était pour de faux, un moyen élégant pour les Africains de profiter des Européennes, et une occasion

pour ces dernières de s'adonner aux illusions de l'amour et du désir. À la fin, tout le monde se retrouve mis à nu (au propre et au figuré), l'Africain réduit à un pur objet sexuel et ces dames incapables de susciter chez lui un désir « visible ».

Le film de Seidl soumet le spectateur à rude épreuve en lui infligeant de longues scènes quasi pornographiques. Plus que l'étalage de chair pas toujours esthétique, c'est la conscience de l'exploitation d'un être humain par un autre qui les rend difficiles à regarder. Sauf qu'il arrive qu'on ne sache plus qui exploite qui : la femme qui utilise son argent pour acheter le corps d'un jeune homme ou l'homme qui se sert du besoin d'amour de ces femmes pour leur subtiliser un peu d'argent. C'est toute l'ambiguïté de la situation que Seidl rend parfaitement (mais de façon beaucoup trop répétitive!). Il pose des questions qui dérangent sur le tourisme sexuel et le business du sexe en général (thème déjà traité dans son film précédent *Import/Export*), sur la relation entre l'Occident et le tiers-monde, et sur l'image que nous nous faisons du corps des femmes. Mais en voulant à tout prix provoquer le malaise, voire un sentiment de répulsion chez le spectateur, le réalisateur prend le risque de le faire fuir prématurément.

L'opposition entre le monde des nantis et celui des laissés-pour-compte est aussi le point de départ de l'un des plus beaux et des plus surprenants films du festival : *Beasts of the Southern Wild* (Un certain regard), premier long métrage de Benh Zeitlin, déjà primé au festival de Sundance, a pour improbable héroïne une fillette de six ans nommée Hushpuppy (Quvenzhané Wallis), qui survit dans un endroit dont on ne sait trop si c'est l'enfer ou le paradis. Un bayou, séparé du monde civilisé par des digues protégeant ceux qui se trouvent derrière. Du côté de Hushpuppy, la pluie, quand elle s'abat sur la terre, inonde tout, noyant sous les flots les animaux et les humains. Et le jour où les glaciers, là-haut au pôle, s'effondreront pour de bon, le monde de Hushpuppy disparaîtra à jamais. En attendant, les habitants tiennent bon et refusent de se laisser délocaliser et reloger dans l'univers stérile de la ville. Ils sont comme les survivants incertains d'une civilisation depuis longtemps disparue, vivant au milieu des bêtes, les pieds dans l'eau et la bouteille d'eau-de-vie à portée de main. Le film est entièrement vu à travers les yeux (et filmé à hauteur) de la fillette. Le père de Hushpuppy, amer d'avoir perdu sa femme, protège sa fille, mais ne la couvre pas d'attentions, car il sait qu'il va bientôt mourir et ne veut pas qu'elle s'attache à lui. Alors la petite parle à sa mère disparue, apprend à attraper des poissons à la main et s'apprête à manger ses animaux de compagnie. L'arrivée dans ce monde fait de bruit et de fureur d'aurochs géants surprend

Grand soir





Beasts of the Southern Wild

à peine plus que celle d'une tempête qui rappelle Katrina. *Beasts of the Southern Wild* est un conte magique, rempli d'images surréalistes, qui parle de la volonté de survie d'une gamine et de la fin d'un monde.

En place et lieu d'une digue, c'est un mur qui sépare les pauvres des touristes dans *Après la bataille* (Compétition), film égyptien qui a pour point de départ un épisode survenu à la place Tahrir le 2 février 2011. Des cavaliers pro-Moubarak avaient attaqué les manifestants à cheval et à dos de dromadaire. Mahmoud, le protagoniste du film de Yousri Nasrallah, est l'un de ces cavaliers qui étaient en fait manipulés par le pouvoir, dit et s'évertue lourdement à démontrer le cinéaste qui dévoile la misère de ces villageois, cachés derrière le mur du regard des touristes visitant Gizeh. Une femme va tenter de les aider et de les éduquer politiquement, tout en entretenant une liaison avec Mahmoud. Film plein de bonnes intentions, mais simplificateur, mal servi par des comédiens pas toujours à la hauteur et une mise en scène inélégante, *Après la bataille* n'est d'évidence arrivé en Compétition que grâce à l'actualité de son sujet.

Présentée dans « Un certain regard », la production marocaine *Les chevaux de Dieu* s'attaque au sujet épineux du terrorisme. Si l'ensemble des terroristes islamistes ne sont pas issus des couches inférieures de la société (et sont même souvent plus riches et plus instruits que la moyenne), les attentats-suicide du 16 mai 2003 à Casablanca furent perpétrés par

14 hommes tous originaires d'un seul et même bidonville. Comment en sont-ils arrivés là ? Le réalisateur Nabil Ayouch a tenté de reconstituer leur parcours à travers deux personnages imaginaires, deux frères que tout oppose, mais qui vont se retrouver embrigadés par les « barbus ». En commençant son film dans les années 1980, le réalisateur montre le passage d'une société peu marquée par les interdits de la religion à une autre, de plus en plus contrôlée et opprimée par l'islam. Parallèlement, les groupements religieux offrent une figure paternelle à des jeunes marginalisés par la société, les encadrent, les structurent et finalement les envoient à la mort. Si la forme reste classique et le fond un peu appliqué, le film n'en vaut par moins par sa description du bidonville de Sidi Moumen et sa dénonciation des conditions de (sur)vie qui y règnent.

Où sont les femmes ?

À Cannes, il était donc question de limousines... et d'hommes. Vingt-deux hommes étaient en lice pour la Palme d'or. Vingt-deux hommes et aucune femme, ce qui a déclenché une mini-polémique quand le quotidien *Le Monde* a publié une tribune intitulée « À Cannes, les femmes montrent leurs bobines, les hommes leurs films ». Initié par le collectif féministe La Barbe, le texte a été signé par plus de 2 000 hommes et femmes. Thierry Frémaux, le délégué général du festival, légèrement agacé, a répondu que Cannes n'est que le reflet de l'état général du cinéma. Qui est donc essentiellement masculin, mais ce n'est certainement pas la faute aux Français. Huit femmes,

Vingt-deux hommes étaient en lice pour la Palme d'or. Vingt-deux hommes et aucune femme [...]

[...] au cinéma, on est loin de la parité et un petit coup de pouce, de temps en temps, même et surtout au prestigieux Festival de Cannes ne pourrait pas faire de mal.

pas une de plus, étaient présentes à Cannes avec des longs métrages, toutes sections confondues (plus de 90 films). Cinq d'entre elles sont Françaises !

Il est très probable que Frémaux n'ait tout simplement pas vu de bon film réalisé par une femme parce qu'il n'y en avait pas. Mais la raison n'est pas que les femmes sont de piètres réalisatrices, c'est plutôt parce que très peu de femmes tournent des longs métrages. Selon le site *Slate*¹, 25 % des films d'initiative française agréés par le Centre national du cinéma français en 2011 ont été réalisés par des femmes. En Grande-Bretagne, sur 113 films britanniques sortis en 2009, 21 ont été tournés par des femmes (17,2%)². Et en 2011, les femmes ont tout juste réalisé 5 % des longs métrages américains³! Pourtant, dans les écoles de cinéma, les filles sont, paraît-il, le plus souvent à égalité avec les garçons. C'est après que les choses se gâtent et l'une des raisons semble être qu'elles ont moins confiance en elles que les hommes. On leur fait aussi peut-être moins confiance. Sur les huit femmes présentes à Cannes, deux (Sandrine Bonnaire et Noémie Lvovsky) sont des actrices confirmées, ce qui n'est peut-être pas un hasard : elles sont connues dans le milieu et elles ont fait leurs preuves.

Il est sûr que montrer à Cannes de mauvais films réalisés par des femmes ne va pas servir leur cause. Il faut pourtant bien constater qu'au cinéma, on est loin de la parité et un petit coup de pouce, de temps en temps, même et surtout au prestigieux Festival de Cannes ne pourrait pas faire de mal. Après tout, on y a vu plein de films médiocres tournés par des hommes et cela n'a jamais desservi la cause de ces derniers ! ♦

1 Article de Charlotte Pudlowski, publié le 23 mai 2012 et cité par <<http://www.labarbelabarbe.org>> (consulté le 7 juin 2012).

2 *UK Film Council Statistics Yearbook* 2010.

3 Melissa Silverstein, « What Bigelow Effect? Number of Women Directors in Hollywood Falls to 5 Percent », publié le 24 janvier 2012, <<http://blogs.indiewire.com/womenandhollywood/what-bigelow-effect-number-of-women-directors-in-hollywood-falls-to-5-percent>> (consulté le 7 juin 2012).

forum

Für Politik, Gesellschaft und Kultur

Gegründet: 1976
Herausgeber: forum ASBL
Durchschnittliche Auflage: 1 900 Exemplare
11 Ausgaben im Jahr (ISSN 1680-2322)

Ständige Mitarbeiter

Jean-Paul Barthel, Lynn Herr, Albert Kalmes, Thomas Köhl, Serge Kollwelter, Michel Pauly, Christina Schürr, Jürgen Stoldt, Viviane Thill, Jean-Marie Wagner

Koordination

Laurent Schmit, Bernard Thomas

Autoren dieser Ausgabe

Olivier Consolo, Tom Conzemius, Gary Diderich, Pol Faber, Claude Felten, Katy Fox, Frédéric Krier, Mike Mathias, Jérôme Quiqueret, Pia Oppel, Rachel Reckinger, Laurent Schmit, Norry Schneider, Thierry Simonelli, Jürgen Stoldt, Viviane Thill, Bernard Thomas, Frank Uekötter

Interviewpartner dieser Ausgabe

Ulrich Brand, Théo Faber, Jean-Claude Reding, Eric Neumayer, Claude Turmes, Blanche Weber

Originalillustrationen

Carlo Schmitz

Cover

© Bert Theis, „KB-Project, 2004 (Siebdruck)“

Fotos Dossier

Film *Koyaanisqatsi*, Courtesy of Institute for Regional Education (IRE), all rights reserved, copyright 1983

Druck

c.a.press, Esch/Alzette

Namentlich gezeichnete Artikel geben nicht unbedingt die Meinung der Redaktion wieder.

Nachdruck und elektronische Verbreitung von *forum*-Beiträgen nur mit ausdrücklicher Genehmigung.

© 2012 by forum ASBL

Bezugspreise

Einzelheft	6 Euro
Jahresabonnement	50 Euro
Jahresabonnement im Umschlag	62 Euro
Studenten, Arbeitslose und Geschenkabonnements	38 Euro
Jahresabonnement im Ausland	62 Euro

Überweisungen auf das *forum*-Postscheckkonto

IBAN LU83 1111 0611 5444 0000

mit dem Vermerk „Neuabo ab (Monat)“

und vollständiger Adresse.

Wir danken der *forum*-Fördergemeinschaft und dem Kulturministerium für die finanzielle Unterstützung.

1, rue Mohrfels

L-2158 Luxembourg

Tel.: 42 44 88, E-Mail: forum@pt.lu

Bürozeiten: Montag bis Freitag, 9-12 Uhr

www.forum.lu